

# La disparition

Nicole Dubois disparut un jour de mai 1980, quelques semaines avant les épreuves du bac. Cela nous surprit tous, mais à la veille de nos examens, nous étions trop occupés pour penser à Nicole. Quelques mois plus tôt, cette disparition aurait fait la une de la gazette du lycée car il ne suffisait pas à Nicole d'être une excellente élève, c'était aussi la plus belle fille du lycée, une beauté à couper le souffle.

Je me souviens encore du premier jour où je la vis : c'était en septembre 1976, le jour de la rentrée des classes. Elle venait de Chécy, moi de Saint-Jean de Braye. Ma mère m'avait offert une mobylette pour le BEPC, une Peugeot 103. J'étais très fier de l'étréner pour ce premier jour de lycée. J'avais environ quatre kilomètres à parcourir pour me rendre au lycée Jean Zay d'Orléans. À l'époque, tous les jeunes qui poursuivaient des études convergeaient vers un des lycées situés sur le pourtour du parc Pasteur.

Je me rappelle encore qu'elle portait un jean moulant et un chemisier. De corps, elle était bien foutue comme on disait à l'époque, sans cependant être un canon. Sa beauté, c'était son visage, un visage de star hollywoodienne. Elle avait les cheveux noirs, très noirs, et les yeux bleus, d'un bleu intense. La première fois où elle me regarda, je devins cramoisi. Par la suite je devins excellent en mathématiques pour être sûr qu'elle s'adresserait à moi pour les problèmes les plus complexes. Mais la concurrence était rude car il y avait Alain Thévenot, un futur diplômé de l'École des mines de Paris.

De la seconde à la terminale je la vis s'épanouir, devenir toujours plus belle. La jeune écolière timide que j'avais connue en seconde osait maintenant des robes magnifiques et des chapeaux assortis. Je la revois encore s'asseoir sur le grand banc de la cour dans une magnifique robe blanche à fleurs rouges assortie d'un chapeau à larges bords. Quel garçon oserait s'asseoir à côté d'elle sur le banc ? Nous en rêvions tous, mais il fallait beaucoup de courage, car tous la regardaient. Généralement, une de ses copines la rejoignait.

Même les professeurs étaient sous le charme. Je me rappelle un jour du professeur de physique, lancé dans une démonstration complexe, s'exclamant tout à coup en tapant sur le bureau : « J'espère que ça va marcher, je touche du bois ! » À ce moment Nicole leva les yeux et le regarda. Il devint aussi rouge qu'une tomate et se confondit en excuses. Nicole savait bien que le jeu de mots était involontaire et ne lui en voulut pas du tout.

Quelquefois un garçon venait la chercher en moto à la sortie du lycée. Nous supposions que c'était son petit ami bien que nous ne les ayons jamais vus s'embrasser. Il était plus âgé qu'elle et personne ne le connaissait. En y réfléchissant maintenant, bien des années plus tard, je me rends compte qu'au fond nous ne savions pas grand-chose d'elle, nous adorions son image mais ne la connaissions pas vraiment. Il faut dire que c'était une élève studieuse qui ne s'éternisait jamais au lycée après les cours. Des bruits couraient que ses parents étaient sévères et qu'elle n'était pas libre de sortir comme elle l'aurait voulu. Mais, bon ! les miens aussi étaient sévères et il fallait bien faire avec. Nous appartenions à une génération post-soixante-huitarde qui réclamait les acquis de mai 68, mais dont les parents étaient pour la plupart trop vieux pour avoir fait mai 68. Ce n'était donc pas toujours simple !

Quelques semaines avant sa disparition, alors que nous cherchions un coin tranquille pour pique-niquer sur les bords de la Loire, je l'aperçus dans une magnifique salopette verte. Toutes les couleurs lui allaient à ravir. Elle tourna la tête dans notre direction, mais je ne crois pas qu'elle me vit. Ma petite sœur s'exclama : « Maman, c'est des gouines ! Je les ai vues s'embrasser ! — Où t'as appris ce mot-là ? répondit mon père. — Bah ! j'ai quand même douze ans, je ne suis plus à la maternelle ! répliqua ma sœur. — Allez ! roule ! ajouta ma mère. On va pas pique-niquer ici. »

Ma petite sœur avait raison ; moi aussi, je les avais vues s'embrasser. J'avais aussi entendu ma sœur faire « Pouah, c'est dégueulasse ! » Pour toutes ces raisons, je m'abstins de dire que je la connaissais. Au lycée non plus, je ne dis rien.

Quelques semaines après le bac, alors que nous fêtions nos diplômes dans un troquet d'Orléans, nous parlâmes de Nicole. Une de ses amies prétendit qu'elle avait fugué avec son petit ami à Paris et qu'elle passerait son bac en septembre. Cela me surprit, mais je ne dis rien. Un autre élève prit la parole pour dire qu'il fallait une excuse valable pour être autorisé à le passer à la session de septembre. Un professeur qui s'était joint à nous confirma que sans raison majeure et justifiée, elle n'aurait pas l'accord du rectorat pour le passer à la session de remplacement. D'autres voix s'élevèrent pour dire qu'elle avait eu le trac, que les examens ce n'étaient vraiment pas son truc, et que depuis Pâques elle s'était pas mal relâchée. Elle ne s'était pas sentie prête. Nous nous quittâmes finalement sur une note positive en nous accordant sur l'opinion de Gervais, le patron du troquet : « Allez ! c'est pas la peine de vous en faire, elle reviendra bientôt. Et puis pour le bac, vous n'avez pas à vous inquiéter, avec ses atouts elle trouvera facilement un médecin pour lui faire un certificat ! »

Quelques jours plus tard, je partis en vacances avec un ami, pour un grand tour de l'Italie. Je découvris Florence, Venise, Rome et quantités d'autres villes. Je découvris la peinture du Tintoret, celle de Véronèse et de bien d'autres. Je découvris les sculptures de Michel-Ange et le plafond de la Sixtine. Je vis le *Jugement dernier* et les fresques de Raphaël. En un mot je découvris l'art.

Je dois bien avouer que devant tant de splendeurs, j'en avais un peu oublié Nicole, et ce, d'autant plus que mon ami avait passé un bac technique et ne la connaissait pas.

Les vacances furent à peine achevées que je montai sur Paris à la recherche d'une chambre d'étudiant à un prix raisonnable. On m'avait prévenu qu'il me faudrait en visiter beaucoup, que c'était un vrai parcours du combattant. Je mis presque un mois à trouver une chambre. Le propriétaire me fit cadeau d'un mois de loyer en échange de menus travaux de réfection qui m'occupèrent jusqu'au début des cours. Je n'avais pas la moindre nouvelle de Nicole.

Peu après la rentrée, un ancien condisciple m'informa que Nicole avait passé son bac en septembre et qu'elle était maintenant en prépa médecine. Cela ne m'étonna pas vraiment, car je me rappelais l'avoir entendu dire qu'elle aimerait bien être médecin et travailler pour une ONG comme Médecins sans frontières ou Médecins du monde qui venait tout juste d'être créé.

Un après-midi où le prof était absent, je me rendis dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, rue de l'École-de-Médecine. On voulut bien me renseigner, mais la personne de l'intendance ne trouva pas son nom sur les registres. J'essayai d'autres facultés sans plus de succès. Je n'eus pas d'autres nouvelles avant les fêtes de fin d'année. Il faut dire que les relations avec mon père n'étaient pas simples et que je faisais tout pour l'éviter.

Un ami me confirma qu'elle était bien en première année de médecine, et que c'était très dur, beaucoup ne passant pas en deuxième année. Je lui demandai s'il savait au juste dans quel établissement elle était. Il n'en savait rien, et ne savait au fond pas grand-chose de plus que moi, puisque c'est de ma bouche qu'il apprit qu'elle n'était pas sur Paris.

Quelques coups de téléphone à des copains ne m'apprirent rien de plus, ou plutôt m'étonnèrent, car la plupart me dirent qu'elle était étudiante en médecine à Paris. Après tout, je m'étais peut-être mal renseigné !

À la fin de l'année scolaire, quelques anciens élèves du lycée Jean Zay se rendirent à Chécy pour avoir des nouvelles sûres. Le père de Nicole les fit entrer, leur offrit à boire, avant de leur dire qu'elle avait abandonné ses études de médecine pour aller tenter sa chance à Hollywood. Un producteur l'avait repérée alors qu'elle jouait dans une pièce à la Cité internationale universitaire

de Paris. Quelle déception pour moi qui ne l'avait pas su ! J'aurais été la voir tous les soirs !

Peu de temps après, je visitai la Cité internationale. J'eus un véritable coup de foudre pour cet endroit où toutes les architectures du monde semblaient s'être donné rendez-vous. Quel plaisir d'étudier en un tel lieu ! Je me rendis au théâtre de la Cité où un étudiant me remit le programme de l'année passée. Je m'assis sur un banc et commençai à le lire minutieusement, explorant attentivement la distribution de chaque pièce. Au bout d'une demi-heure, j'en étais sûr, Nicole ne figurait nulle part. Joaquim, l'étudiant qui m'avait donné le programme ne fut pas étonné et me dit que nombreux étaient ceux qui choisissaient un nom de scène. « Me voilà bien avancé ! » lui dis-je. Je lui dis que Nicole ressemblait un peu à Nathalie Wood, et qu'elle pouvait avoir le regard de braise de Jennifer Jones dans *Duel au soleil*. Il éclata de rire et me dit : « Alors là ! je peux vous garantir qu'elle n'a pas joué ici parce que je m'en souviendrais ! » J'affichai une mine déçue, et il ajouta : « Non, je blague ! je n'ai vu que quelques pièces, et puis je ne suis arrivé qu'en cours d'année... Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir vous aider davantage. »

Je tentai ma chance auprès de quelques personnes qui se trouvaient là, mais n'obtins rien de plus. Je pris un café à un distributeur de boissons et sortis dans le parc. Je m'arrêtai devant la maison du Brésil édifiée par Lucio Costa et Le Corbusier, puis devant la maison du Japon. J'avais remarqué sur le programme une pièce de kabuki jouée par des étudiants japonais. Quelque chose me gênait : je n'arrivais pas à m'imaginer Nicole jouer sur une telle scène. Je la savais timide, très timide même, dès qu'il s'agissait de parler devant un public. Elle n'aimait pas le prof de maths qui l'envoyait au tableau dès qu'elle arborait de nouveaux habits. Lui aimait jouer les vieux Don Juan inoffensifs et se régaler des courbures de son corps, pendant qu'elle dessinait à la craie les courbes d'équations mathématiques.

Je voulus en avoir le cœur net et appelai une de ses anciennes amies pour l'entretenir de cette soudaine passion pour le théâtre. Elle leva mes doutes en me disant que Nicole souhaitait depuis longtemps faire du théâtre, qu'une amie à elle avait justement réussi à vaincre sa timidité en montant sur les planches, et qu'elle espérait un semblable résultat.

Des mois passèrent, et bientôt des années. Je me mariaï et eus deux enfants. De temps à autre je regardais sur Internet si je ne voyais pas une Nicole Dubois. Je tapais « Nicole Dubois médecin » et lançais la recherche. Un ancien camarade de promotion qui un jour me vit faire, s'exclama : « Mais t'es idiot, tu ne la trouveras jamais en tapant son nom de jeune fille, tu n'as aucune chance ! » Je

ne répondis rien et le laissai croire que j'étais bien stupide. Il doit d'ailleurs toujours le croire. Mais, à aucun moment, je n'eus envie de lui révéler ce que je savais, à aucun moment je n'eus envie de lui donner les raisons qui me poussaient à croire qu'elle portait toujours son nom de jeune fille.

Les premières années qui suivirent sa disparition, j'aimais aller au cinéma voir les films américains qui sortaient. C'était sans doute bien naïf de ma part, mais j'avais toujours gardé au cœur l'espoir de la voir apparaître sur l'écran. Je l'imaginais en Mata Hari des temps modernes, séduisant de hauts responsables américains pour le compte des soviétiques, ou dans un rôle aussi beau que celui que David Lean offrit à Julie Christie dans *Le docteur Jivago*. Avec du recul, je me rends compte que j'étais quand même bien naïf de croire qu'elle avait une chance de devenir une star hollywoodienne. Toutefois, je me rappelle très bien l'événement qui m'avait fait croire en ses chances : je me trouvais à Berlin, chez un ami, et nous regardions à la télévision les Jeux olympiques de Séoul, en 1988. C'est alors que je vis paraître à l'écran ma petite voisine, Karine Boucher, qui n'avait que 16 ans. Je n'en revenais pas : ma petite voisine aux Jeux olympiques, et dans une discipline on ne peut plus difficile, la gymnastique. Je la regardai, ébahi, exécuter son numéro à la poutre. Hier encore, je la voyais aller à l'école en faisant la roue, puis grimper à l'intérieur du tronc creux du gros arbre mort et sauter d'en haut. Cela m'avait toujours amusé de la voir aller à l'école en faisant la roue, mais d'ici là à imaginer qu'elle irait un jour aux Jeux olympiques ! Vous comprendrez aisément, je pense, qu'après cet événement il n'y eut plus dans ma tête le moindre obstacle capable d'empêcher Nicole d'apparaître en star de cinéma.

Malheureusement, la vérité n'était pas là où on le croyait. Nos belles illusions s'effondrèrent en juillet 2015. Mon père me téléphona un soir pendant la canicule. Ils avaient de la chance, fenêtres et volets fermés ils n'avaient que 25°C, alors qu'à Paris, même en fermant tout, la température intérieure avoisinait les 30°C. J'avais acheté un brumisateur, confiant en la publicité qui promettait une baisse de température de 6°C, mais le thermomètre ne descendit jamais en dessous de 29°C. À un moment, mon père me demanda si j'avais connu une Nicole Dubois qui avait le même âge que moi et avait été en cours au lycée Jean Zay. « Bien sûr que je l'ai connue ! Nous étions dans la même classe. — Eh bien, ils viennent de retrouver son corps. — Quoi ? m'exclamai-je. — Elle était enterrée sous une dalle de béton qui servait de terrasse. Les nouveaux propriétaires l'ont cassée pour creuser une piscine, et c'est là qu'ils ont fait la macabre découverte. La police a très vite retrouvé les anciens propriétaires et le

père a tout avoué. C'est lui qui aurait tué sa fille sans le faire exprès. Il se serait mis en colère après avoir découvert qu'elle était lesbienne, et l'aurait frappée. En tombant sa nuque aurait heurté le coin d'un meuble, et elle serait morte sur le coup. » J'entendis ma mère parler : « Tu te rends compte, ils avaient raconté à tout le monde qu'elle vivait aux États-Unis, alors qu'elle était là, sous la terrasse, juste à côté d'eux. » Mon père m'entendit pleurer. Ma mère me dit : « Pourquoi tu pleures ? tu la connaissais ? — Oui, maman, je la connaissais. »

